PROPOSITIONS

N° 250.

DE MÉDECINE;

THÈSE

Présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris, le 23 août 1830, pour obtenir le grade de Docteur en médecine;

PAR PHILIBERT-GABRIEL BIOVES.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT LE JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n. 13.

1830.

A MON PÈRE

ET

A MA MÈRE.

P.-G. BIOVES.

PROPOSITIONS

DE MÉDECINE.

I. Le diagnostic est la partie la plus importante de la médecine, et en même temps la plus difficile. C'est la seule base sur laquelle on puisse asseoir un prognostic juste et une thérapeutique rationnelle.

II. Dans la plupart des maladies, il existe deux ordres de phénomènes dont la distinction est très-importante Les uns dépendent immédiatement de la lésion des parties affectées, et sont connus sous le nom de *symptômes locaux;* les autres sont le résultat des rapports plus ou moins intimes qui unissent tous les organes : on les nomme *symptômes sympathiques* ou *généraux.*

III. Dans aucune maladie, il ne faut se borner à l'observation des symptômes locaux. Il faut aussi porter son attention sur les phénomènes généraux; car c'est d'après leur intensité qu'on peut juger, en général, de celle de l'affection locale.

IV. Une même lésion peut produire, suivant les individus, des symptômes différens.

V. Tous les organes du corps humain peuvent être affectés de deux manières différentes : 1°. directement, 2°. par sympathie.

L'affection sympathique, quand elle est long-temps continuée, peut amener dans le tissu de l'organe une inflammation ou une altération semblable à celles qui sont le résultat de lésions directes.

VI. Chaque âge de la vie est remarquable par l'énergie vitale de certains systèmes d'organes de l'économie; et leur susceptibilité à contracter des maladies est en raison directe de cette énergie vitale.

VII. La fréquence du pouls ne constitue pas toujours la fièvre : il faut l'ensemble des phénomènes fébriles. Ainsi une gêne dans la respiration détermine l'accélération de cette fonction, puis l'accélération des battemens du cœur, puis la fréquence du pouls. C'est ce qu'on observe dans l'asthme proprement dit.

VIII. Dans l'asthme, la gravité n'est pas toujours en rapport avec la gêne de la respiration. Il faut tenir compte du temps depuis lequel dure l'affection; car le poumon peut s'être habitué à la gêne et à la compression qu'il éprouve, et faire encore ses fonctions.

IX. La fièvre quelquefois n'est pas plus le symptôme d'une inflammation que l'inflammation n'est le symptôme de la fièvre. L'une et l'autre sont symptomatiques de ce principe morbifique qui nous échappe et qui détermine la maladie. Elles peuvent se montrer simultanément ou séparément dans le cours d'une affection, par exemple, dans le rhumatisme articulaire aigu.

X. Dans le traitement de cette maladie, on aura recours au traitement antiphlogistique. Si un grand nombre d'articulations étaient le siége du rhumatisme, la saignée générale, répétée autant de fois que l'intensité de l'inflammation le nécessiterait, serait celle qui devrait être mise en usage. Au contraire, la saignée locale par les sangsues peut mieux convenir quand l'inflammation est bornée à un seul point.

XI. Dans le cours d'une affection rhumatismale aiguë, si les articulations deviennent toutes libres, et que le mouvement fébrile qu'on aurait peut-être attribué à l'inflammation articulaire continue, c'est un signe certain que l'affection rhumatismale n'est point terminée, et que des douleurs se reproduiront sur quelque articulation.

XII. Il arrive souvent que l'on prend une fièvre intermittente double tierce pour une fièvre quotidienne. Mais que le malade change de lieu et que la fièvre s'amande, de quotidienne qu'elle paraissait être, elle deviendra tierce simple, les accès les moins forts disparaissant les premiers.

XIII. Une secousse, une course, une émotion, quelquefois même un excès dans les boissons ou les alimens, le plus souvent un changement de lieu, peuvent interrompre une fièvre intermittente de longue durée; et si on administre dans ces circonstances quelques médicamens réputés fébrifuges, cette apparence de succès confirme leur réputation usurpée.

XIV. Il faut tenir compte, pour apprécier l'effet d'un médicament, des circonstances environnantes de toute nature, la plus légère en apparence pouvant singulièrement influer sur les résultats, afin de ne point mettre sur le compte du médicament ce qui pourrait bien être l'effet des conditions ambiantes. C'est ainsi que l'on a attribué à la poudre de houx la propriété de couper les fièvres intermittentes, etc.

XV. Il faut employer les médicamens qu'une longue expérience a consacrés : le quinquina pour les affections périodiques, le mercure pour les affections syphilitiques. En général, il faut faire à l'égard d'un malade comme on ferait pour soi-même. Quel est le médecin qui affecté de syphilis se contentera d'un traitement antiphlogistique?

XVI. Le virus qui produit la gonorrhée étant le même que celui

qui produit les chancres, il serait peut-être prudent d'administrer le mercure dans tous les cas où la gonorrhée est l'effet d'un coït suspect.

XVII. Par le mot de *spécifique*, il ne faut point entendre un médicament infaillible contre l'affection qu'il est appelé à combattre. Le médicament dit *spécifique* agit d'une manière plus sûre que tout autre, mais il peut échouer. Ainsi le quinquina plus d'une fois n'a pas réussi contre les fièvres intermittentes, et le mercure a été souvent sans succès contre les maladies syphilitiques.

XVIII. Les douleurs rhumatismales ne cessent point par la chaleur du lit. Le remède serait tout trouvé. C'est au lit et pendant la nuit que le rhumatisme saisit les malades, et c'est encore dans les mêmes circonstances qu'il change de siége. On distinguera cette maladie des douleurs syphilitiques des articulations, en ce que le rhumatisme simple a une marche non interrompue, tandis que les douleurs syphilitiques laissent du repos au malade pendant le jour et s'exaspèrent la nuit par la chaleur du lit.

XIX. Le type double-quotidien ou quotidien des fièvres intermittentes, et souvent même le type tierce, dont les accès reviennent le soir est rarement une fièvre essentielle, mais presque toujours symptomatique d'une grande suppuration ou d'une phlegmasie chronique, surtout lorsque ces affections surviennent à des organes importans. Dans un cas pareil, il est toujours bien d'employer le quinquina ; si la fièvre est essentielle, elle cédera ; si elle ne cède pas, elle est dépendante d'une affection qu'il faut chercher avec soin pour la combattre. Le plus souvent, dans ce cas, le type tierce, qui a ses accès le soir, devient franchement quotidien, et quitte sa forme insidieuse.

XX. Un mouvement fébrile continu, ou le type quotidien, avec

accès le soir, indique une lésion dont la fièvre est un symptôme; et lorsque après avoir interrogé toutes les fonctions et tous les organes, on n'en trouve aucun qui puisse rendre raison de la fièvre, on peut et on doit soupçonner une lésion occulte, comme des tubercules profondément situés dans le poumon.

XXI. Une fièvre intermittente trop promptement coupée donne-t-elle lieu à l'hydropisie? L'anasarque qui suit la fièvre dépend-elle de l'absence de la fièvre qu'on a coupée? ou plutôt ne dépend-elle pas de la fièvre intermittente elle-même ou du principe fébrile? La manière dont cette anasarque se guérit peut résoudre la question : c'est le quinquina qui en est le remède spécifique.

XXII. La diarrhée qui accompagne la convalescence des fièvres intermittentes doit faire craindre une rechute. Il faut combattre cette diarrhée par le quinquina, si on ne veut point voir reparaître les accès. C'est ainsi qu'on peut faire revivre à volonté une pareille fièvre en administrant un purgatif au convalescent.

XXIII. Lorsqu'une même maladie inflammatoire affecte plusieurs fois un même organe, les dangers et la longueur de la maladie sont ordinairement moindres et en raison inverse de la fréquence des récidives.

XXIV. Une expectoration excessivement abondante, une sorte de vomissement pectoral de matières liquides ayant l'odeur de macérations anatomiques ou d'hydrogène sulfuré, indiquent une communication fistuleuse entre les bronches et un épanchement pleurétique. C'est ce qui constitue une véritable vomique.

XXV. Les révulsifs irritans appellent à l'extérieur du corps une affection qui exerce ses ravages sur les viscères, et tendent à déplacer une irritation morbifique en dispersant ses élémens; mais

ce moyen puissant demande à être manié par une main habile ; car c'est une loi reconnue en pathologie que toutes les fois qu'une irritation déterminée à dessein ne fait pas cesser celle que l'on veut combattre, elle en accroît sympathiquement la violence, et rend plus grave le désordre des fonctions. Ainsi, si l'on agit sur un sujet jeune et vigoureux, chez lequel ordinairement les inflammations sont difficiles à déplacer, il faudra employer des excitans externes très-énergiques ; de telle sorte que les calmans, les réfrigérans, et même les sangsues seront appliqués sur l'organe malade en même temps que l'on irrite les parties qui en sont éloignées. Il est à peine nécessaire de dire qu'on ne doit avoir recours à cette révulsion qu'après avoir pratiqué une ou plusieurs saignées.

XXVI. Dans l'application de la glace sur un organe ou le plus près possible d'un viscère enflammés, il faut quelquefois prolonger le froid, quelquefois l'appliquer par intermission.

XXVII. On voit encore appliquer un vésicatoire sur le thorax dès le début d'une pleurésie ou d'une pneumonie aussitôt que l'on a fait une saignée ; quelquefois même avant d'y avoir recours. Cette pratique nous paraît funeste : on donne par là de nouvelles forces à la stimulation générale. En effet, l'application d'un vésicatoire produit presque toujours une excitation qui est spécialement ressentie par l'organe malade. Il faut donc par des antiphlogestiques abattre l'orgasme inflammatoire, et lorsque la maladie aura été limitée à l'organe enflammé, on aura recours à la révulsion.

XXVIII. Pour que les irritans employés comme révulsifs ou comme dérivatifs agissent contre la maladie, il faut que l'irritation qu'ils produisent soit supérieure à celle que l'on veut combattre. Quel succès pourrait-on espérer, par exemple, en appliquant des dérivatifs sur la poitrine d'un homme dont les poumons sont le siége d'une inflammation aiguë.

XXIX. Toutefois l'application d'un vésicatoire n'accélère pas toujours la circulation, et on peut l'employer dans une certaine période de la pneumonie.

XXX. Dans le catarrhe vésical les douleurs se font sentir au moment où l'émission des urines commence : au contraire, lorsqu'une pierre est renfermée dans la vessie, la douleur ne se fait sentir qu'après l'émission de l'urine, au moment où les parois de l'organe rencontrent le corps étranger et se contractent sur lui.

XXXI. Les inflammations dont nos tissus sont le siége pendant la vie ne laissent pas toujours des traces dans les cadavres; mais de ce que la nécropsie ne nous fait voir souvent qu'un élément de la maladie qui a occasioné la mort, et même de ce qu'elle n'en montre aucune trace, il ne faut pas en déduire qu'il puisse exister des maladies sans lésion locale, sans altération dans la texture des organes.

FIN.

ΙΠΠΟΚΡΑΤΟΥΣ ΑΦΟΡΙΣΜΟΙ.

Α'.

Ες τα εσχατα νουσηματα, αἱ εσχαται θεραπειαι ες ακριβειην, κρατισται. (Τμῆμα ά, ἀφορ. ς'.)

Β'.

Οκόταν δὲ ἀκμάζῃ τὸ νόσημα, τοτε καὶ τῇ λεπτοτάτῃ διαίτῃ αναγκαῖον χρέεσθαι. (Τμ. ά, ἀφ. ή.)

Γ'.

Ὕπνος, ἀγρυπνίη, ἀμφότερα μᾶλλον τῦ μετρίυ γινόμενα, κακόν. (Τμ. β', ἀφ. β'.)

Δ'.

Κόποι αὐτόματοι φράζουσι νούσους. (Τμ. β'., ἀφ. ε'.)

Ε'.

Δύο πόνων ἅμα γινομένων, μὴ κατὰ τὸν αὐτὸν τόπον, ὁ σφοδρότερος ἀμαυροῖ τὸν ἕτερον. (Τμ. β', ἀφ. μς.)

ς.

Εν τοισιν οξεσι νουσημασι, φυξις των ακρωτηριων, κακον. (Τμ'. ζ', ἀφ. α'.)